

Nolwenn R.R.W

Vous n'avez encore rien
entendu

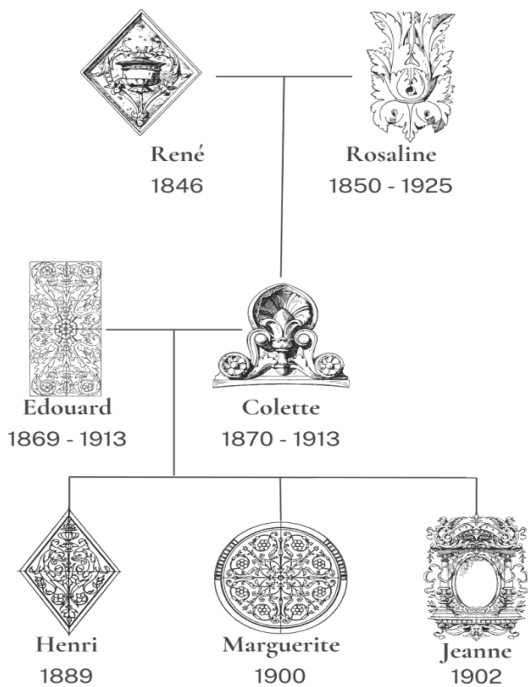
ISBN : 979-10-424-0521-2

© Nolwenn R.R.W

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre
Couverture et son illustration © Sixtine Robin

*À mes grands-parents,
et à ceux qui s'attachent
à leurs imaginaires collectifs*



Le Manoir

— Le jeune acteur

Ton père s'agitait encore hier, empruntant à Cyrano sa verve singulière qu'il eut l'occasion d'observer en décembre 1897, dans le jeu de *Constant Coquelin* :

“ *Gracieux :*

Aimez-vous à ce point les oiseaux

Que paternellement vous vous préoccupâtes

De tendre ce perchoir à leurs petites pattes ? ”

Jeanne le regardait avec admiration. Elle attendait avec impatience de prononcer sa prochaine réplique, trois mots de *de Guiche*. Elle savait que plus vite nous avançons dans la lecture de la pièce, plus vite elle arriverait à incarner le rôle tardivement implanté de la belle *Roxanne*. À ce moment-là j'ai compris que, contrairement à ma sœur, j'avais surtout envie d'arrêter le temps, quitte à figer René dans la peau du poète de la pièce de Rostand. Je trouve notre grand-père fascinant

lorsqu'il joue la comédie. D'autant plus depuis qu'il a perdu tout sens de la réalité.

Depuis que le jeu d'acteur a été mis en place, la maison est redevenue un espace de rire. Sur le visage de René, on pourrait presque voir les rides se sublimer de jeunesse et passer des heures à contempler ses yeux pétillants d'insouciance. Le temps pesant de ses pertes de mémoire s'est rempli de dialogues aux verbes recherchés et à l'élocution parfaite. René, l'homme politique du siècle dernier, n'a plus quatre-vingt-deux ans mais dix-sept. Notre grand-père a disparu. Ce corps amaigri n'a plus le profil voûté par le poids des années, ni les responsabilités d'un père de la république.

Cet esprit révolutionnaire a oublié qu'un jour, il a fini par devenir l'un des fondateurs de notre société actuelle. Ses souvenirs se sont égarés. On pourrait croire que notre grand-père n'a jamais vécu. Il n'a plus la courbe d'un mari abattu par le deuil de sa femme. Il a, en quelque sorte, retrouvé de sa prestance et de son orgueil de *jeune premier*.

Ton père n'a plus les mots du monde moderne. Il n'a pas connu l'horreur de la grande guerre, ni la joie de retrouver son unique petit-fils, notre frère, revenir des tranchées. D'ailleurs, il ne le reconnaît plus.

Le prénom d'Henri ne le fait plus sourire.

Depuis que nous avons accepté de jouer le jeu de sa démente, de jouer son jeu en lui donnant la réplique, René est un comédien amateur. Un garçon appartenant à une troupe clandestine. Dans son esprit, la maison dans laquelle il nous a élevés, et toi avant nous, a pris la forme des théâtres fermés dans lesquels il a connu les frissons de la scène, de la transgression de la censure mais également les déboires d'un premier amour. À l'aube de sa vie, celui qui autrefois tenait des discours pénétrants de sagesse collective, a déterré son cœur sanglant et l'âme d'un contestataire assoiffé de bohème.

Notre grand-père, celui qui ne jurait que par le conformisme et l'ordre public, s'était bien gardé de révéler qu'il avait, en son temps, provoqué un grand bouleversement en quittant sa famille pour

les planches. De ses conversations avec Jeanne, nous avons tant bien que mal retracé son aventure. Il aurait quitté le foyer un matin pour retrouver celle qui, à l'époque, se faisait appeler *mon amour*. Edith, une actrice de six ans son aînée et dont le passé douteux me laisse envisager qu'elle fut la cocotte d'un ou deux généraux du second empire.

Je dois reconnaître qu'il est étrange de l'entendre parler d'une femme dont nous ne savions rien et qui devient soudainement la plus noble créature de son existence.

Jeanne se voit parfois confondue avec l'odorante. Elle aurait les yeux bleus et le même teint de porcelaine que cette margot d'antan. Cette ressemblance est à l'origine de la plupart des conversations entre le jeune acteur et ma sœur. Elle provoque une telle confusion chez lui, qu'il croit se confier à sa bien-aimée, dans une chambre de montmartre. J'y assiste rarement, mon teint plus terne et le brun de mes cheveux y sont peut-être pour quelque chose. Les rares confessions que je peux obtenir de moi-même ont lieu lorsqu'il

soliloque au salon, le regard tourné vers l'intérieur de son être. Elles se tiennent également durant ces drôles d'après-midis qui s'apparentent surtout à des répétitions où une joute oratoire s'anime entre eux. En l'absence de réplique, par souci de mémoire ou volontairement de la part de ma cadette, un ange passe et fait peser une lourdeur insoutenable pour un comédien. Alors là, et seulement là, je couche sur le papier les longues phrases débitées par un amant candide, trop heureux de décrire l'unique femme à lui avoir porté l'amour aux lèvres.

Il y a encore quelques mois je n'aurais jamais deviné qu'il avait appartenu à ce monde d'artistes indociles. Ce milieu sans le sou d'un village populaire à l'époque où il n'était qu'un maquis de chiffonniers. Cette affaire met en lumière l'évidence : on ne connaît jamais entièrement quelqu'un, encore moins les membres de notre famille.

Le jeune homme aux cheveux blancs garde toutefois ses particularités. Il ne saurait se défaire

de ses petites manies. Tirant la manche gauche de sa chemise à l'entrée d'une nouvelle personne dans la pièce, il fait danser ses pouces lorsqu'il s'ennuie et n'a de cesse d'emprunter ses répliques au théâtre en guise de réponse ou pour entamer une conversation. Tant d'habitudes qui font de lui, celui qui nous a élevées Jeanne et moi. Probablement celui qui t'a élevée aussi. La dernière d'entre elles, tu l'auras compris, est devenue son unique moyen de communication. Déterminées à tirer profit de cette situation, nous avons appris des extraits de ses pièces incontournables. *Le roi s'amuse*, *Lorenzaccio*, des textes controversés que René ne récite plus. Il les incarne. Depuis quelques mois, sa passion connue pour certains d'entre eux prend tout son sens.

Ce matin, les deux interprètes mettaient en scène *Hernani*, une œuvre censurée qui avait manifestement animé les cœurs des membres de la troupe clandestine. Ils investissaient les théâtres fermés pour se représenter devant un parterre de romantiques et d'artistes invisibilisés par l'Empire. Des pièces interdites, des essais aujourd'hui

méconnus et donc redoutables car ils nous laissent parfois sans voix. *Hernani* demeure par chance l'une de ses œuvres privilégiées, et Jeanne est subtile en *Doña Sol*.

René peinait à trouver le souffle nécessaire pour tenir le rythme de ses tirades. Bien qu'il soit étonnant de l'entendre prononcer les mots d'un amoureux transi, ce qui l'est d'autant plus est de réaliser, après sa prestation, combien sa justesse nous a fait oublier la dissonance entre le corps et le personnage.

Jeanne, elle, s'améliore de jour en jour. Sa mémoire se retrouve mieux que la mienne dans le tourbillon des répliques et des différents tableaux. D'un seul mot de ton père, elle parvient à anticiper une réponse et une scénographie qui s'ajuste parfaitement avec l'humeur de notre aïeul. Elle a compris les mécanismes de cet art qui m'échappent encore. On pourrait croire qu'elle lui a déjà voué toute son existence. Parfois, je la surprends à développer le répertoire de *Musset* pour le piéger en reprenant une tirade d'*on ne badine pas avec l'amour*, son drame romantique favori. Changeant le timbre de sa voix, elle devient *Perdican* et attend

de René qu'il se travestisse en Camille. Il n'est pas dupe et ne manque jamais de protester que celui-ci n'est pas du répertoire de la troupe. René est alors forcé de quitter la peau de son personnage pour celle de l'artiste qu'il fût. Par ce subterfuge, nous nous adressons au jeune insurgé et parvenons à échanger avec lui comme avec une personne ordinaire. Si tant est qu'il n'est pas ordinaire dans sa démente. Jeanne ne l'admettra pas, mais elle est fière de pouvoir nous offrir ces bulles de presque lucidité. Ces conversations sont celles d'individu à individu et non de comédien à comédienne. Entre autres traits de caractères similaires à grand-mère, je retrouve en elle sa malice incontestable. Tu serais fière d'elle.

Tu les vois, peut-être, d'où tu es, se répondre et s'agiter au premier étage de la maison. Je pense à toi à chaque éclat de rire. Je jurerais que vous auriez donné beaucoup, papa et toi, pour voir ces deux générations s'accorder autour d'une ambition commune. Celle abandonnée de l'un, et naissante de l'autre. J'en suis la spectatrice privilégiée. Inspirée par ces échanges, j'ai moi-même

commencé à développer ma créativité en écrivant une pièce à partir de ces fragments d'âme. Du seul genre qui m'inspire réellement, celui dans un fauteuil.

Cette comédie est celle d'une vie, celle que je contemple depuis le canapé rouge et brun acquis récemment. Tu l'aurais chéri, il porte les couleurs de l'Asie dans laquelle tu nous a enfantés. Les courbes du meuble sont peut-être plus rondes que celles auxquelles nous étions habitués en Indochine. Cependant, l'éclat du tissu et la couture des coussins, me rappellent avec insistance nos années passées à Hanoï.

D'autres changements ont été opérés dans la maison, les boiseries de l'étage ont été peintes en bleu, et Jeanne a apporté de nombreuses plantes sur son palier. Cet espace initialement pensé pour être le carrefour de nos pièces privées est devenu le lieu de prédilection de nos deux interprètes. Bien qu'il ait été rénové entièrement au goût d'Henri et de l'époque, nous ne descendons que rarement au salon. Les plantes habillent divinement bien l'espace, en lui insufflant de la vie. Un cadre idéal

pour changer de peau, et surtout pour permettre à René de se rendre directement vers sa chambre lorsqu'il considère que sa prestation a assez duré.

Il ne s'assoit que lorsqu'il se projette en dehors de ses représentations. L'observer lorsqu'il est dans son fauteuil, c'est guetter le signe déclencheur d'une rencontre avec le jeune acteur, d'un échange riche d'informations et donc de nouvelles pages à noircir.

Nous devons la majorité de ces nouveaux décors à ton fils et à la fortune qu'il nous envoyait lorsqu'il travaillait à la W. Prononcée "*dobeul - iou*", une entreprise américaine qui produit des films. Il semblerait que l'or coule à flots dans cette partie du monde qui se fait connaître pour rendre riches les esprits innovants. Les lettres d'Henri ne s'adressaient qu'à grand-mère, et ses enveloppes remplies d'argent nous étaient destinées. Dans chacune d'elles, nous pouvions trouver une liste de directives de rénovation de la maison, des contacts d'artistes en vogue, et des croquis de souhaits pour le Manoir. À la mort de grand-mère, les directives

ont continué de nous trouver, mais pas les lettres familiales.

Je pense qu'assurer l'entretien de la maison est sa façon de soulager sa conscience, un prétexte pour nous indiquer qu'il est toujours bien vivant, sans inciter à la réponse. Henri est plus préoccupé par notre sécurité financière que par tout autre chose. Je crains que cette situation ne puisse durer éternellement et je suis la principale concernée par ces rapports péremptoires. Sans patronage, ni mari, je me vois déjà catherinette. Un comble pour moi qui ne sais pas coudre. Un scénario sinistre mais envisageable puisque depuis la guerre, je ne songe plus à la vie maritale. Quant à Henri, son nom porte un héritage respectable et on s'accordera à penser qu'un homme de quarante ans peut encore facilement fonder une famille. Un prétexte comme un autre pour se débarrasser de l'ancienne.

Jeanne a encore l'âge ingénu, son caractère séduit tous ceux qu'elle croise. Je ne doute pas qu'elle épousera celui qu'elle aura choisi lorsque l'occasion se présentera. Ça, ou la comédie. Je

soupçonne par ailleurs que ses aspirations d'actrice ne soient liées à cet idéal qu'elle s'est fait de notre frère. Comme si, par cet art, elle voulait saisir l'occasion de s'immiscer dans sa mystérieuse existence. Bien que ses prestations restent encore dans le cadre privé, il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître son don. Sa gestuelle, son élocution et sa façon d'envahir la pièce sont caractéristiques d'une comédienne de théâtre. Le cinéma rendrait justice à sa beauté, mais je pense qu'il amputerait une partie de son talent qui se trouve dans la mélodie qu'elle donne à ses tirades.

— *Heavy weather brewing there*¹

La scène de cet après-midi était encore une belle démonstration des capacités de ta fille. Nous étions tous les trois en représentation sur le palier de l'étage. Assise en tailleur sur le canapé rouge, j'avais terminé de rédiger un article pour la revue critique d'un ami et je savourais le spectacle, désormais quotidien, de l'incarnation.

— *Or du duc ou moi souffrez qu'on vous délivre, murmurait René. Il faut choisir des deux, l'épouser, ou me suivre*

— *Je vous suivrai*, balbutia Jeanne avant de se perdre dans ses pensées, les yeux fixés sur la pendule de l'horloge.

Après quelques secondes, elle s'est précipitée vers la fenêtre qui surplombe la rue. René, dépouillé de sa compagnie, me fixait avec insistance.

¹ *un temps lourd se prépare*

— Regarde cet homme au loin avec son fedora, cria-t-elle, c'est lui n'est-ce pas ? Il est en avance ! Vite, allons nous recoiffer et revêtir grand-père de sa veste grise, je crois qu'elle est dans sa chambre.

René ne me quittait pas des yeux. Dans un profond malaise, j'ai bafouillé la seule phrase qui me vint à l'esprit, d'un tout autre auteur et d'un tout autre genre :

— *Quelle tête de fer as-tu, ami ! quelle tête de fer !*

Jeanne s'affolait et se précipitait dans le couloir qui conduit aux chambres. Depuis le canapé je l'entendais s'impatienter, parler seule, et appeler de tous les noms d'oiseaux cette pauvre veste qui ne demandait rien à personne. Au moment où ta fille est réapparue, la veste à la main et sa parure saphir en prime, celle que tu lui as léguée et qui lui va si bien, je compris qu'elle attendait quelque chose de cette visite.

Elle qui, depuis son annonce, avait commencé à changer ses habitudes vestimentaires et ses discours sur notre façon de tenir le Manoir, me reprochant par la même occasion de m'être portée volontaire pour remplacer l'institutrice du village victime d'un accident. Avec René à la maison, je ne peux m'y rendre quotidiennement mais j'essaie de donner le plus de temps possible, pour soulager les autres membres de l'école qui se relaient en mon absence. Je considère que c'est une chance d'enseigner et parfois je regrette que cela ne soit que temporaire. Jeanne n'est pas d'accord avec moi, elle voudrait que j'écrive plus régulièrement et lève les yeux au ciel dès que je parle des élèves. Bien sûr, j'aime aussi rédiger mes articles, mais ce n'est pas régulier, et la rémunération est médiocre. Si nous ne manquons de rien, je ne peux m'empêcher d'appréhender l'avenir. Si l'une d'entre nous doit le faire, c'est bien moi. Sans oublier que je signe d'un autre nom, ce qui n'aide pas à diversifier les journaux auxquels je suggère mon travail. Malgré tout, en voyant Jeanne s'incarner, je me demande si l'art ne va pas

l'emporter un jour. Si tu veux mon avis, c'est la peur qui moi me balayera.

J'ai d'ailleurs fait un drôle de rêve à ce sujet. Je me trouvais sur un voilier, celui des photographies de ton enfance. J'ai dû retenir cette image d'une conversation tenue plus tôt avec Jeanne. Celle-ci contait le récit d'un pêcheur qui après des jours de disette, hameçonna un gigantesque poisson. On pourrait croire que l'histoire s'arrêtait là, ayant pour fil rouge l'espoir et la patience du vieil homme. Jeanne avait pourtant plus à développer sur cette métaphore de l'attente. Dans notre allégorie l'espadon était si gros que le vieil homme ne put mobiliser suffisamment de force pour le remonter. Néanmoins, soucieux de rapporter la preuve de son trésor, il décida de rentrer en traînant la ligne dans l'eau. Les requins ayant profité de la situation pour se rassasier, le pêcheur ne rapporta sur terre que la tête et l'arête de ce géant des mers. Jeanne tenait cette histoire de grand-père, et ne savait pas s'il fallait en rire ou compatir avec le vieil homme. Je m'étonne aussi des bavardages qu'elle arrive à avoir avec lui. Les miens

s'apparentent plus à du travail de recherche sur sa vie d'artiste et sur les raisons qui l'ont poussé à quitter sa famille. Nos entretiens se suivent, se ressemblent et grattent la surface de sa vie, comme à la rencontre de deux étrangers.

Dans mon rêve, le bateau n'avancait pas. Dirigé à contre-courant, les voiles battantes, le navire aux couleurs chatoyantes restait immobile. Quel ne fut pas mon tourment, de me croire seule face à l'immensité de l'eau. En me réveillant j'ai couché sur papier cette illusion, cette sensation de vide et ce pressentiment qu'une tempête était proche. Je peux supposer que ce tourbillon est aussi lié à mes sombres, et pourtant très actuelles, réflexions. Je m'en veux de penser au départ de René. Je songe à l'impact que cette séparation aura sur notre famille sans savoir si Jeanne partage mes craintes. C'est un sujet qu'il me paraît impensable d'aborder avec elle. Briser le tabou dans ces lettres me libère peut-être. Un peu. Cela doit être le message de cette nuit perturbée.

— Les retrouvailles

Déboussolée par la peur jaillissant de ma lettre d'hier, j'en ai oublié de te raconter la visite d'Henri. Avant toute chose, je ressens comme une urgence d'apaiser tes craintes. Tu avais tort de regretter votre séparation. Ton fils n'aurait pas été le même s'il n'avait pas fait ses classes en Angleterre. Je sais que tu espérais nous voir grandir ensemble, pourtant les manières qu'il tient du pensionnat lui ont rendu plus de services que ne l'auraient fait ces longues journées humides près des rizières.

Les rizières...merveilleux champs d'insouciance loin des conventions de la ville. J'ai l'impression d'avoir goûté à la liberté si jeune qu'en vieillissant tout est devenu plus lourd, plus éprouvant à porter. Quant à ton fils, les gestes du monde occidental lui paraissent innés. À croire qu'il n'a jamais eu à apprendre la prestance des hommes, ni à développer la faculté de parler des choses qui fâchent sans gêner l'assistance. Lorsqu'il se découvre la tête, ce qu'il a fait hier en arrivant en

haut des escaliers, il garde de cette majesté qu'on aurait pu prêter au simple couvre-chef. René a tiré sa manche avant de précipiter la fin de sa tirade. Ce n'était pas anodin, puisqu'il était animé par la scène 3 de l'acte III. Celle où l'anti-héros dévoile ses aspirations. Un grand bonheur pour tout acteur qui se glisse dans cette peau visqueuse et pâle du personnage de *Musset* dévoilant tout à coup son malheur et son irrépressible désir d'être vu comme il se voit. Pourtant, ton père s'est arrêté. Il a ramené une seconde fois sa manche sur son poignet gauche, et s'est installé dans le canapé. Le moment était parfaitement choisi.

— Te voila enfin, a-t-il dit à Henri, je t'attendais pour t'annoncer que j'allais partir.

Henri est resté bouche-bée, son chapeau à la main et son manteau plié sur le bras.

— Ne crois pas que ce soit la lassitude, tu sais combien cette passion enrichit mon âme, disait René la voix tremblante. Tu sais aussi que...,

ses émotions étaient trahies par le chant de sa gorge,

— ... sans elle... Le théâtre ne me suffit plus. Je suis ‘fin prêt à jouer mon dernier rôle. J’ai d’ailleurs prévenu mes parents. Ils m’attendent et sont ravis, tu t’en doutes ! Tu sais, je serais plus utile là-bas qu’ici. Trois ans que je lutte par l’art. Mais lutter contre la censure en la bravant ne nous mène à rien. Je suis las de ces actes sans effets. L’un d’entre nous doit s’infiltrer de l’autre côté et agir selon les règles de l’ordre en place. Si quelqu’un peut y parvenir, c’est bien moi. Ma famille est déjà installée. Je n’ai qu’à renouer avec eux.

René ne jouait pas, il nous annonçait qu’il quittait la troupe. Henri était perplexe, il devinait que ces paroles lui étaient adressées mais cherchait dans sa culture générale l’origine de cette tirade. En vain, il ne s’agissait pas d’un spectacle.

Sans réponse de sa part, ton père se désespérait un peu plus.

— Tu ne trouves rien à déclarer ? Six années à écumer les planches ensemble pour ne rien entendre. Pas d'au revoir ? Ton silence me chagrine.

Jeanne a coupé court à cette situation interminable en s'approchant d'Henri pour lui retirer son manteau des mains :

— Mais oui voyons, qu'as-tu ? Et d'ailleurs, d'où viens-tu ?

— Tu as raison.

Ton fils a repris des couleurs.

— Je suis pris au dépourvu par l'annonce de ton départ, et si heureux de t'entendre ...parler ainsi. Je rentre d'Amérique et je suis là pour révolutionner le cinématographe.

Cinématographe, mon frère avait vu trop grand. Dans l'esprit de René, Napoléon III et le théâtre sont les seuls combats qui comptent. À défaut de demander des explications sur le terme mystérieux, René s'est levé doucement avant de se diriger vers

le couloir conduisant à sa chambre. Le rideau tombait sur sa journée.

Il nous a fallu plusieurs minutes pour convaincre Henri qu'il n'aurait pas pu prévoir la fin de cet épisode. Qu'il était déjà rare d'entendre le comédien prononcer autre chose que des récitations. Un cadeau que nous n'attendions pas. Une information de plus pour le connaître. Henri refusait de voir que la seule chose à faire était d'apprécier ce voyage dans la mémoire d'un étranger. Il nous apprend à l'apprivoiser. Et grâce à lui, nous venions de découvrir la raison pour laquelle il avait mis fin à ses aspirations d'artiste. Nous n'étions jamais allés aussi loin dans sa biographie. Je pouvais deviner de la curiosité se dessiner sur le visage de ton fils. Son expression grave s'était illuminée. Il voulait connaître les détails cachés derrière ce phénomène. Comment nous avions fait. Il refusait d'admettre que sa présence avait contribué à cet éveil.

Nous n'avions pas vu ton fils depuis plusieurs mois et avons appris qu'il occupait un appartement